1

Les bœufs font tinter leur cloche tandis que Lakha les attelle enfin à la charrette. Je jette un œil dans la chambre de ma mère, occupée à nouer ses cheveux en chignon.

– Dépêche-toi, *Ba*, dépêche-toi. Je ne veux pas être en retard.

Je danse comme un paon en faisant tournoyer mon *ghagri-poulka* violet.

– Modère ton impatience, Leela. La foire dure cinq jours : tu auras tout le temps de t'amuser.

– J'ai envie d'acheter mes nouveaux bracelets et mes rubans avant qu'il n'y en ait plus.

Ba lève la main comme pour m'intimer de me calmer.

– *Khami ja*, je dois encore changer de tenue.

J'ouvre son placard en bois et en sors un *sari*.

– Mets celui-ci.

C'est mon préféré, avec ses bandes de vermillon, d'indigo et de safran qui courent sur toute la longueur. On appelle *lahariu* ce motif léger comme une brise et lumineux comme un jour de fête. J'aime quand ma mère porte des couleurs vives qui contrastent avec ses cheveux noirs et soyeux : j'ai l'impression qu'elle scintille.

À force d'entortiller le sari autour de moi, j'ai fini par m'empêtrer dedans et Ba doit le dérouler.

– *Saru*, dit-elle tout en drapant sur mon épaule un *odhani* couleur ivoire.

– Attends-moi dehors. J'arrive tout de suite.

Je traverse la galerie en courant. Il y a tout juste une semaine, j'ai aidé Ba à recouvrir le sol d'une nouvelle couche de boue et de bouse séchées et c'est moi qui ai dessiné les demi-lunes et les empreintes de paon, comme elle m'a appris à le faire, avec la paume de la main et les doigts écartés. À la fin de la matinée, tout était terminé.

Dans l'arrière-cour, Lakha, qui s'occupe de nos bêtes, est en train d'étaler une couverture sur le plancher de la charrette. Le mouvement rapide de ses longs bras fait scintiller les petits miroirs sur sa casquette et son gilet brodés. Je l'entends parler sans comprendre ce qu'il dit. C'est tout juste s'il adresse

la parole aux gens, mais, avec ses bêtes, c'est différent : il leur parle tout le temps.

Je m'approche sur la pointe des pieds.

J'espère toujours le surprendre. Depuis que je suis toute petite, c'est le même jeu. Mais j'ai beau ramper aussi silencieusement qu'une tigresse traquant un daim, je perds à tous les coups. On dirait qu'il perçoit les tremblements du sol et de l'air avant même que je prononce un seul mot.

– Alors, prêt pour la promenade ? articulé-je tout près de son oreille droite.

Il ne sursaute pas, ne se retourne même pas.

– Vous portez de nouveaux bracelets ? me demande-t-il de sa voix grave et imperturbable

Je ne réponds pas. Il finit par se retourner et je devine dans ses yeux un sourire qui m'agace. J'ignore la main qu'il me tend et je grimpe toute seule dans la charrette, en soulevant légèrement mon ghagri.

Les genoux ramenés vers la poitrine, je regarde mes pieds nus et mes chevilles. J'admire l'anneau d'argent à mon orteil et tripote mes bracelets qui font : tchoun-tchoun, tchan, tchoun-tchoun. Je suis tellement habituée à leur tintement que je n'avais pas réalisé qu'ils pouvaient faire autant de bruit. Pas étonnant que Lakha m'ait entendue !

Je lorgne vers la porte de derrière : où est donc Ba ? Fragile et chatoyant comme un ciel de pleine lune, un papillon volette près de la charrette. Je jette un œil à Lakha, qui fixe l'horizon, et lui demande :

– Lakha, que feras-tu à la foire ?

– Je discuterai avec mes amis.

– Comment sais-tu qu'ils seront là ?

– Je le sais. D'autant que j'en emmène deux avec moi.

Je joue avec le fermoir de mon bracelet : il se détache et je le fais rouler dans ma main.

– Je ne suis pas ton amie, le taquiné-je.

– Je ne parlais pas de toi.

Il voulait sans doute parler des bœufs.

Il donne une tape à ses amis avant d'aller ouvrir les larges battants en bois. Ba arrive au moment où il sort la charrette et il referme le portail derrière elle. Elle s'assoit en face de moi.

– Tu peux me le remettre ? demandé-je à Ba.

– Arrête de jouer avec le fermoir : tu seras bien embêtée s'il lâche.

– Je n'ai rien fait, il s'est ouvert tout seul.

Lakha a pris la bride dans sa main, prêt à partir : il secoue la tête sans me regarder. Il m'a vue jouer avec le fermoir mais il ne cafardera jamais.

Bapuji, mon père, avait prévu que nous allions à pied à la foire, mais je n'en avais pas envie. « Il y a trois kilomètres de marche jusqu'à la foire : d'ici à ce qu'on arrive, mon ghagri sera plein de poussière et je serai trop fatiguée pour m'amuser. En plus, il faudra partir tellement tôt. Peux-tu demander à Bapuji que Lakha nous emmène ? » ai-je plaidé auprès de Ba.

Et elle l'a fait, comme d'habitude. C'est toujours la même chose : je commence par la convaincre de m'aider à obtenir ce que je veux et c'est ensuite elle qui se charge d'amadouer Bapuji pour qu'il accepte.

Au bout de la rue, au carrefour, Lakha arrête brutalement la charrette. Je me hisse sur les genoux pour voir ce qui se passe.

– Tu vas bientôt avoir treize ans, il est temps que tu te conduises comme une jeune femme. Alors arrête de fixer les gens comme ça ! me sermonne Ba.

– Mais je ne faisais que regarder…

Avant que j'aie le temps de finir ma phrase, un homme blanc et trois Indiens à cheval apparaissent. Les Blancs ont beau nous administrer, ils ne viennent que rarement dans des petites villes comme Jamlee. L'année dernière, une dame blanche est venue dans notre école : tous les hommes et les femmes se sont regroupés sous le figuier banian pour tenter de